

Minorités linguistiques et société Linguistic Minorities and Society



La dimension spatiale de la construction identitaire chez les jeunes francophones du Nouveau-Brunswick : du rapport à soi, aux communautés et aux institutions

René Blais, Yves de Champlain et Danielle Nolin

Numéro 8, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1040310ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1040310ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques / Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities

ISSN

1927-8632 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blais, R., de Champlain, Y. & Nolin, D. (2017). La dimension spatiale de la construction identitaire chez les jeunes francophones du Nouveau-Brunswick : du rapport à soi, aux communautés et aux institutions. *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, (8), 40–58.
<https://doi.org/10.7202/1040310ar>

Résumé de l'article

La construction identitaire comporte une dimension spatiale importante. Cette étude fait ressortir les lieux signifiants d'adolescents néo-brunswickois et cherche à comprendre comment se construit leur identité de lieu. En utilisant une méthode originale, le parcours commenté en relation avec les histoires de vie, nous avons dégagé quatre continuums qui permettent de rendre compte des types de rapports identitaires que construisent les adolescents relativement au territoire : de l'individuel au collectif, du passé à l'avenir, de la nature au construit et de l'utilitaire à l'existential. Ces axes permettent mettre en rapport les composantes généralement reconnues de la construction identitaire à ses fondements territoriaux.

La dimension spatiale de la construction identitaire chez les jeunes francophones du Nouveau-Brunswick : du rapport à soi, aux communautés et aux institutions

René Blais

*Université de Moncton
campus d'Edmundston*

Yves de Champlain

*Université du Québec
à Montréal*

Danielle Nolin

*Université de Moncton
campus de Shippagan*

Résumé

La construction identitaire comporte une dimension spatiale importante. Cette étude fait ressortir les lieux signifiants d'adolescents néo-brunswickois et cherche à comprendre comment se construit leur identité de lieu. En utilisant une méthode originale, le parcours commenté en relation avec les histoires de vie, nous avons dégagé quatre continuums qui permettent de rendre compte des types de rapports identitaires que construisent les adolescents relativement au territoire : de l'individuel au collectif, du passé à l'avenir, de la nature au construit et de l'utilitaire à l'existential. Ces axes permettent mettre en rapport les composantes généralement reconnues de la construction identitaire à ses fondements territoriaux.

Abstract

Identity building includes an important spatial dimension. This study highlights significant places for French-speaking New Brunswick teenagers and attempts to understand how their spatial identity is constructed. Using an original method combining commented itinerary and life stories, the authors define four continuums that illustrate the types of identity relationships the teenagers establish in relation to the territory: from the individual to the collective, from the past to the future, from the natural to the built, and from the utilitarian to the existential. These continuums allow for an integration of the generally acknowledged components of identity building and their territorial foundations.

Chaque individu possède plusieurs identités qui sont tantôt individuelles, tantôt collectives : identité territoriale, ethnique, religieuse, sexuelle, socioéconomique, etc. Celles-ci sont mobilisées et combinées par les individus pour construire leur propre personnalité (Denis, 2004). En fonction de ses pratiques et de son vécu, consciemment ou non, chacun met en avant l'une ou l'autre de ces composantes, ce qui peut conduire à des dérives, à des replis identitaires, ou composer un subtil équilibre, « l'identité projet » qui prend corps lorsque les acteurs sociaux, utilisant les matériaux culturels dont ils disposent, construisent une nouvelle identité qui redéfinit leur position dans la société (Castells, 1999). Mais l'identité se décline selon un continuum qui se déroule du sujet individuel aux différentes collectivités (Di Méo, 2004).

Dans le contexte des communautés francophones minoritaires, le discours officiel (ACELF, 2009) présente l'identité comme le résultat d'un processus dynamique et complexe. Le rapport à l'identité est influé par divers facteurs sociaux, historiques, économiques et politiques, et ce, à travers les pratiques sociales des individus, qui s'inscrivent elles-mêmes dans des rapports de force. Parmi ces rapports de force, la concentration des communautés linguistiques sur le territoire constitue un facteur prédominant du développement identitaire, et cela est d'autant plus vrai pour les communautés minoritaires, comme le font voir Landry, Allard et Deveau (2011). Ces auteurs relèvent aussi que des vécus enculturants, autonomisants et conscientisants sont à même de contrebalancer la variable démographique (Landry, Allard et Deveau, 2011). Par ailleurs, si la vitalité d'une communauté linguistique est liée à son poids démographique et à sa complétude institutionnelle, les modalités d'organisation de ses espaces résidentiels et institutionnels ont une incidence sur le comportement de ses membres, notamment en ce qui a trait à la langue d'usage (Gilbert et Langlois, 2006).

Bien que notre étude ne touche pas à la question de la vitalité, la dimension spatiale de l'identité revêt ici toute son importance car la méthode retenue est avant tout une méthode de conscientisation des pratiques quotidiennes des divers lieux fréquentés. Non seulement, cette méthode peut nous en apprendre davantage sur ce qui sert de matériaux à la construction identitaire, mais aussi elle peut constituer en soi une démarche de construction identitaire du point de vue du sujet, ce qui est le propre des approches fondées sur l'histoire de vie (Pineau et Marie-Michèle, 1983). Quels lieux ont pour les francophones un intérêt particulier et servent de référents identitaires, servent à l'identification, et quelles pratiques leur sont-elles associées? Peu d'études ont exploré cette dimension de l'identité et, à plus grande échelle, ce type d'étude pourrait éventuellement nous en apprendre davantage sur les identités en formation des jeunes francophones.

Nous nous attarderons donc principalement à cette identité territoriale, soit un ensemble de comportements individuels qui participent à la construction symbolique du territoire et plus globalement à la territorialité. L'objectif général est de repérer l'influence des différents

contextes spatiaux dans la construction de Soi de l'adolescent francophone de la région d'Edmundston, au Nouveau-Brunswick. Les objectifs spécifiques consistent à relever les lieux signifiants pour les jeunes et à mieux comprendre comment se construit leur espace identitaire propre.

Cadre conceptuel

Comme l'ont souligné Bailly et coll. (1984), c'est l'œuvre pionnière de Lynch (1960) qui a permis de mettre en valeur l'organisation mentale de la ville. Cette organisation comporte trois composantes : identité, structure et signification. Pour Lynch en effet, les images mentales sont la conséquence d'un assemblage d'éléments physiques. Et cette vision novatrice lui a permis de dégager cinq éléments essentiels dans l'image de la ville : les cheminements (axe de déplacement), les limites (lignes de discontinuité), les nœuds (confluences de flux et d'axes), les repères (éléments marquants du paysage) et les quartiers. Notre étude s'inscrit en continuité avec cette façon d'envisager nos rapports à l'espace. Nous reprenons dans notre propre approche les « cheminements » et les « repères » que nous combinons pour reconstruire l'identité spatiale de jeunes Néo-Brunswickois et Néo-Brunswickoises. Nous cherchons ainsi à reconstruire leur identité spatiale et à en saisir le contenu de même que les processus à l'œuvre.

Pour nous aider, nous gardons en tête les travaux de Hall (1971) et son application de la proxémie. Cela nous permet d'explorer les quartiers urbains et l'usage que les hommes font de l'espace en tant que produit culturel. Hall distingue ainsi trois niveaux spatiaux : l'espace à organisation fixe, l'espace à organisation semi-fixe et l'espace à organisation informelle. Moles et Rhomer (1972) parleraient de coquilles de l'homme. On ne peut évoquer les concepts de territoire et d'appropriation spatiale sans faire allusion à cette approche phénoménologique. En posant que le Moi est le centre du monde, ces auteurs définissent le monde comme s'échelonnant autour du Moi en huit (8) coquilles successives : le corps, la coquille du geste immédiat, celles de la pièce d'appartement, de la maison, du quartier, de la ville, de la région et, enfin, le « vaste monde ». Alors, dans cette perspective, si l'on veut penser l'identité de lieu celle-ci doit obligatoirement être plurielle et dynamique. Félonneau souligne que Bonaiuto, Breakwell et Cano (1996) parlent d'une identité « multi-niveaux » (2008). « Plusieurs identités de lieu pourraient être imbriquées l'une dans l'autre ; chacun de ces niveaux étant relié à différentes échelles environnementales et servant par conséquent des buts différents » (171).

Cette territorialité nous renseigne sur l'identité spatiale des individus. Toutefois, elle néglige les relations interpersonnelles et intergroupes. Pour intégrer cette dimension, il faut faire appel au concept de territorialité relationnelle élaboré par Raffestin (1977), par exemple. Ces idées sont sous-entendues dans notre recherche.

Gardant en tête les travaux de ces précurseurs, notre étude s'inspire concrètement des recherches de Stock (2004, 2008) sur la structure spatiale de l'identité, de Bachelart (2009) sur les approches biographiques et les relations des sujets à leurs environnements et de Lussault (2007) sur la construction sociale de l'identité.

Stock (2008) propose notamment de comprendre l'identité par la pratique des lieux. Les identités ne sont donc pas seulement affaire de représentations, mais aussi d'actions. Il explore notamment le rapport entre identité/altérité, familiarité/étrangeté exprimé par les lieux : Comment les individus pratiquent-ils ces différents lieux ? Quelles sont les significations des lieux ? Quels sont les lieux choisis, investis comme référents pour l'identité des êtres humains ? L'auteur insiste sur le fait que les individus habitent aujourd'hui dans un contexte de mobilité géographique accrue. Les recherches susmentionnées sont centrées sur les pratiques dans lesquelles les significations des lieux sont mobilisées par les individus en actes, en situation, dans un projet. C'est ce que notre étude a tenté de saisir. Les rapports aux lieux ne se comprennent que par leur pratique, c'est-à-dire dans le cas qui nous intéresse, le va-et-vient quotidien entre la maison et l'école. L'approche de Stock nous permet ainsi d'articuler pratique des lieux et signification des lieux. Cela justifie selon nous toute la pertinence d'une étude des parcours quotidiens des jeunes.

Pour Bachelart, l'approche autobiographique permet d'explorer les relations personnes-environnement et ainsi de mieux comprendre la construction de l'identité. Elle met en évidence l'importance de l'habitat, des relations aux paysages et à la nature. Et en ce sens, elle rejoint l'intérêt des urbanistes, des architectes et des géographes à trouver des méthodes pour capter et comprendre les relations souvent pénétrantes entre les personnes et leur maison, leur jardin, leur voisinage, leurs « lieux spéciaux ». L'approche autobiographique contribue ainsi à la compréhension de la manière dont l'individu se développe par ses relations à son environnement. Les approches biographiques des relations des sujets à leur environnement sont expérimentées depuis quelques années sous des vocables comme « identité écologique », « sensibilité environnementale » et « l'attachement aux lieux » (Chawla, 1998). Les travaux de Bachelart s'inscrivent dans la lignée des études sur les histoires de vie en sciences sociales et tout particulièrement dans la perspective de la construction narrative du sujet. Nous nous en inspirons pour comprendre ce qui serait une « mémoire environnementale » au sens de l'auteure, c'est-à-dire une mémoire filtrée par les savoirs, les représentations de la nature, les intérêts propres de l'acteur. Berryman (2002, 2003) parle plutôt d'une « éco-ontogenèse » qui situe l'importance des rapports au monde dans la formation de l'être. Il a étudié cette genèse de l'être dans son rapport au monde, de la petite enfance à l'enfance et à l'adolescence. Et c'est un peu cela que nous cherchions à découvrir chez nos jeunes (en devenir) au Nouveau-Brunswick. Nous étudions tout particulièrement un moment charnière de la constitution identitaire : l'adolescence, laquelle s'accompagne d'abord d'une phase de conformisme social aux groupes de référence pour ensuite se caractériser par une nette différenciation sociale jusqu'au début de l'âge adulte

(Claes, 2003). Notre recherche mobilisait leurs émotions et leur imaginaire dans leur quotidien, et les incitait à dialoguer avec leurs réalités écrouménéales, c'est-à-dire qui participent à leur relation à l'espace habité. Elle appelait à une mise en commun de leurs représentations et de leur pratique des lieux situés le long du parcours vers leur école. Comment leur monde est-il ordonné, connu, expérimenté? Les parcours commentés sont particulièrement féconds pour obtenir des comptes rendus de perceptions en mouvement (Grosjean et Thibaud, 2001). Nos préoccupations de recherche étaient les suivantes : Comment les jeunes ont-ils construit et se sont-ils construits dans leur relation à leur environnement? Dit autrement, et en empruntant les mots de Bachelart, comment se réalise le « processus de formation » de la personne? Cette façon de faire nous plonge dans les affirmations identitaires régionalistes et aussi la remémoration des lieux et espaces significatifs. Et elle permet de contourner la difficulté qu'il y a à « présentifier » le vécu et à s'y référer (Bachelart, 2009).

Notre étude s'inspire enfin de la conception spatiale de l'identité de Lussault (2007). L'auteur dit bien que tous les phénomènes sociaux sont des phénomènes spatiaux et que la plupart du temps cette constatation est occultée dans nos études sur les sociétés : « L'homme est un animal spatial et les sociétés sont un arrangement des spatialités » (9). Il a porté son attention sur l'habiter et l'expérience spatiale des humains. De nos jours, les personnes habitent plusieurs lieux, ce qui rend l'étude de l'habiter beaucoup plus complexe qu'autrefois. Toutefois, il souligne que l'identité reste, même dans un contexte moderne, très territorialisée.

Notre étude part de la prémisse que les individus pratiquent une multiplicité de lieux avec lesquels ils construisent une relation significative, et que pratiquer les lieux, c'est en faire l'expérience, c'est déployer, en actes, un faire qui a une certaine signification (Stock, 2008). Nous cherchions une méthode qui nous permettrait de saisir cette pratique des lieux géographiques afin de révéler la spatialité des individus. Comment les individus font-ils avec les lieux? Les parcours commentés semblent nous offrir une porte d'entrée dans cette co-construction entre lieux et pratique. Le lieu cesse ainsi d'être un simple objet d'étude et devient pratiquement un sujet avec lequel on dialogue. Notre recherche explore donc une pratique des lieux au quotidien : le parcours aller-retour à l'école. Et elle nous permet de conceptualiser le lieu comme un construit dans l'action, un projet.

Méthodologie

Terrain et cueillette des données

Nous cherchions, comme Bachelart (2009), une méthode apte à traduire les représentations de l'espace et à les rendre communicables, en utilisant le langage non verbal à dominante analogique à partir de supports tels que dessins, photos, etc. Ces démarches, comme le souligne l'auteure, sont d'une grande puissance pour mettre en acte l'appropriation

intellectuelle du territoire. Elles permettent la compréhension et l'interprétation des modalités selon lesquelles le monde est ordonné, connu, expérimenté (Bachelart, 2009).

Nous proposons ici une méthode originale : la méthode des parcours commentés, utilisée jusqu'ici pour décrire les ambiances urbaines ou évaluer les aménagements urbains. Les parcours commentés nous permettent d'obtenir des comptes rendus de perceptions en mouvement. Cette méthode implique en effet que trois activités sont menées simultanément par le sujet : marcher, percevoir et décrire (Grosjean et Thibaud, 2001). Elle permet l'articulation du dire, du percevoir et de l'agir. Elle permet d'intégrer et de décrire toutes les stimulations sensorielles : visuelles, tactiles, olfactives, kinesthésiques, etc.

La méthode des parcours commentés permet de réintroduire le passager-passant dans un contexte concret, « c'est une mise en récit en temps réel du parcours » (Miaux, 327, 2008). L'individu est ainsi le sujet et l'objet de la recherche. Si la méthode a été imaginée en France, au laboratoire de recherche CRESSON, elle s'appuie sur la technique du « penser tout haut » imaginée par Allen Newell et Herbert Simon (1972) aux États-Unis. Il s'agit en fait d'une approche qui intègre le point de vue des acteurs en marche. C'est la personne interrogée qui institue le parcours sur les territoires qu'elle fréquente et s'efforce d'énoncer tous les souvenirs qui lui viennent en tête en le parcourant. Il se produit un « récit de vie » qui colle au défilement de ces espaces (Petiteau et Pasquier, 2001).

La première expérience autour de la méthode des itinéraires remonte à 1975 en France (Petiteau et Pasquier, 2001). Le discours obtenu est celui des habitants, ceux qui vivent sur le territoire et qui en vivent. Ainsi, leur territoire apparaît vécu au quotidien, acquiert un sens, une intelligibilité, un ordre ou plusieurs, reconnaissables par ses habitants, ses « fréquentateurs », ses usagers (Miaux, 2008). La méthode des parcours commentés repose sur l'idée de trajet, lequel est dans un premier temps physique et spatial. Mais à un deuxième niveau, elle permet d'accéder à des formes plus abstraites des trajectoires : l'évolution de l'individu dans sa trajectoire biographique (sociale, professionnelle, résidentielle, affective). En conséquence, l'histoire de vie reste le fil durant tout le cycle de la relation entre le chercheur et les individus qui font les parcours. Ainsi, les individus poursuivent leurs propres buts individuels et agissent selon leur interprétation.

Parcourir un itinéraire routinier, c'est accéder aux micro-rituels du quotidien. Le parcours n'est pas seulement le déplacement sur le territoire, c'est en même temps un déplacement dans son univers de référence. Le territoire est à la fois celui qui est expérimenté et parcouru dans l'espace-temps de cette journée, et celui du récit métaphorique. La personne interrogée nous livre en situation une histoire au présent et la mise en scène de cette journée particulière confère à son récit la portée d'une parabole. L'exercice consiste donc bien à entreprendre avec elle un rituel pendant lequel la personne interrogée procède à l'initiation du chercheur (Petiteau et Pasquier, 2001).

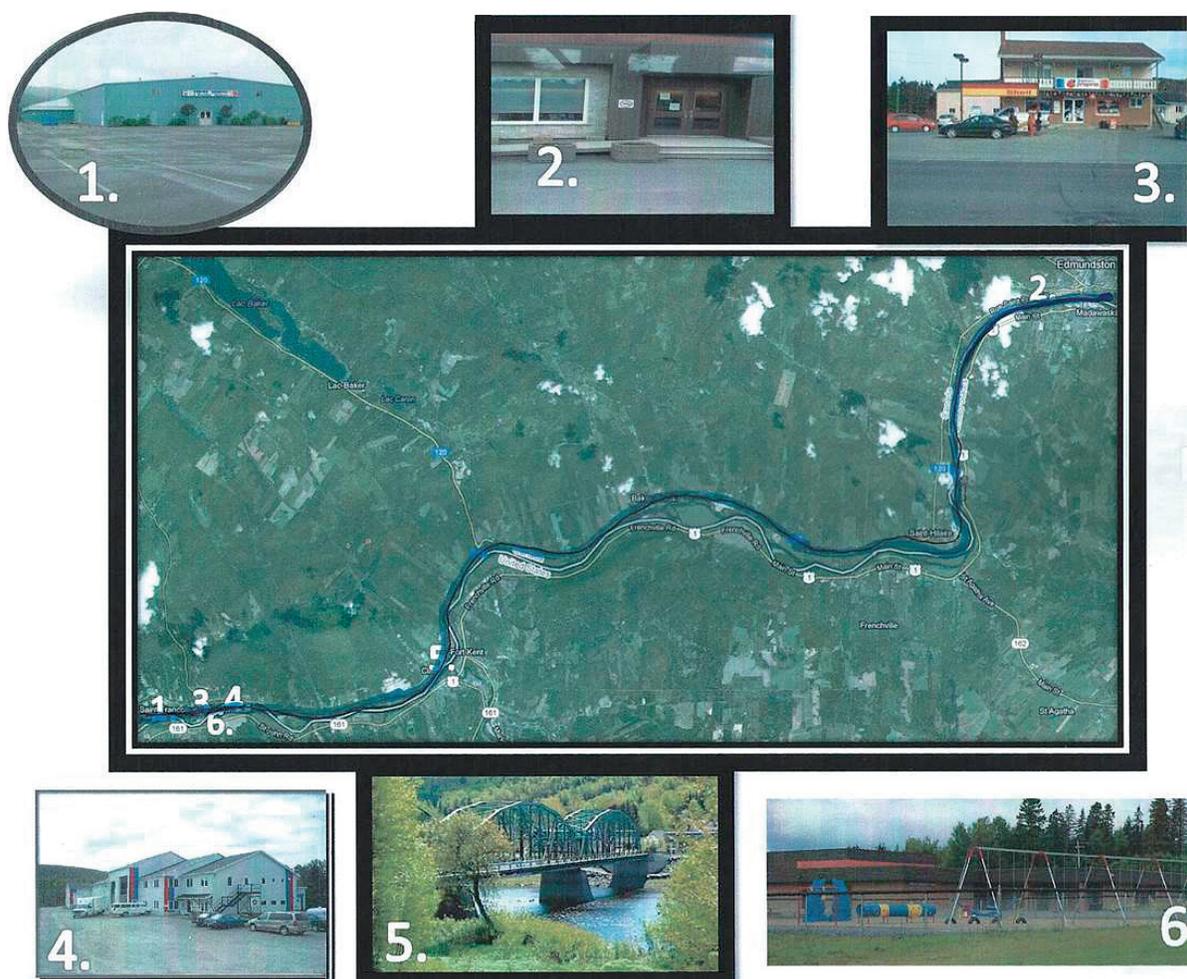
Concrètement, 61 élèves de 10^e année de la région d'Edmundston (N.-B.) ont été invités à écrire à propos du parcours qu'ils et elles empruntaient tous les jours, leur trajet aller-retour entre l'école et la maison. Ce choix d'un parcours imposé revêtait d'abord un caractère pratique. Il s'agissait de condenser la cueillette de données en utilisant un parcours déjà intégré au quotidien des élèves. Cela permettait notamment à leurs enseignants et à leurs enseignantes de superviser facilement la collecte de données et même d'offrir aux élèves du temps en classe pour écrire leurs commentaires. Mais ce choix correspondait également à un micro-rituel du quotidien de par le caractère extrêmement routinier de ce parcours. Ainsi, pendant trois jours, les participants ont noté le long du parcours les lieux :

- qui leur plaisent, qu'ils apprécient ;
- auxquels ils s'identifient ;
- qui ont une importance pour eux aujourd'hui ;
- qui ont déjà eu une importance pour eux par le passé (souvenirs) ;
- qu'ils fréquentent régulièrement ;
- où ils ont passé beaucoup de temps ;
- qui ont une signification particulière pour eux.

Ce pouvait être un parc, un bâtiment sportif ou religieux, une ruelle, un restaurant, etc. Les jeunes étaient encouragés à fournir une description et/ou des images de ces lieux (prendre des photos avec un cellulaire ou un iPod, faire un croquis s'ils sont à l'aise en dessin ou même faire une carte du trajet pour situer les lieux). Les photographies étaient ensuite commentées et décrites à la fin du trajet (à la maison ou à l'école). Dans l'esprit des participants, un lieu doit « raconter » une histoire, la leur, celle de leur famille ou celle de leurs amis (voir figure 1).

Toutefois, si ce procédé de construction imagée constitue une composante importante de la démarche pour le participant en ce qui concerne son ancrage dans les lieux et la dimension symbolique de ceux-ci, les images elles-mêmes ne sont pas considérées lors de l'analyse des données, puisqu'elles font intervenir un trop grand nombre d'aspects techniques et esthétiques qui demanderaient une véritable approche interdisciplinaire dès le départ.

Figure 1
Données visuelles du parcours commenté d'un participant



Analyse des données

L'analyse de données narratives dans le contexte d'histoires de vie exige la plus grande prudence. En effet, il ne saurait à aucun moment être question d'interpréter les propos des adolescents, étant donné que ces propos évoquent des vécus qui nous échappent. C'est pourquoi, pour analyser les parcours commentés de manière à en faire émerger une compréhension de la construction identitaire en rapport avec les lieux que fréquentent les adolescents, nous avons choisi de mettre en évidence le type de rapport que le sujet évoque en lien avec ces lieux qu'il a retenus. En effet, si l'identité est le résultat d'un processus de construction ou même de co-construction entre l'individu et l'*alter* qui se présente à lui, il convient d'examiner plus attentivement ce qui se construit au sein de ce processus. En ce qui concerne notre étude, cet *alter* se présente sous la forme de lieux et la construction s'effectue selon

divers rapports que le sujet élabore entre ces lieux et lui-même. De ce fait, si nous allons nous intéresser spécifiquement aux histoires relatives aux lieux, les divers types de rapports dont il sera question nous informeront, pour leur part, de la nature des relations qui se tissent dans ces histoires. Nous nous éloignons donc d'une conception de la construction identitaire développée en lien avec une ou plusieurs cultures de référence. La construction identitaire est ici comprise comme une construction relationnelle que le sujet élabore par l'entremise des lieux qu'il habite.

Par ailleurs, il a aussi été noté que l'identité se décline souvent en un continuum (Di Méo, 2004) tout en demeurant en mouvance. Nous avons donc appliqué ce principe au cadre d'analyse en posant aussi les éléments de la construction identitaire dans des continuums plutôt que des thématiques statiques ou monolithiques comme c'est généralement le cas (Paillé et Mucchielli, 2008). Quatre continuums ont alors émergé lors de l'analyse :

- de l'individuel au collectif,
- de la nature au construit,
- du passé à l'avenir,
- de l'utilitaire à l'existentiel.

Les commentaires des participants ont permis de les positionner relativement à chacun des continuums, lesquels comprenaient cinq échelons. Les cinq échelons permettent à notre avis de mettre en évidence les différences et les tendances sans pour autant créer de démarcations artificielles alors que les données ne justifient pas un tel degré de précision. Ces échelons n'ont d'ailleurs constitué qu'une aide à l'interprétation des données et n'apparaissent pas dans les résultats. Nous avons aussi fait le choix, pour la présentation des données, de conserver les commentaires tels que les ont écrits les participants, sans corriger les fautes de grammaire ou d'orthographe.

Résultats

Quatre « continuums » de construction identitaire

Les résultats sont présentés du point de vue des différents types de rapports aux lieux qu'entretiennent les adolescents ayant participé à l'étude. Ces types de rapports se présentent sous la forme des quatre continuums qui ont émergé lors de l'analyse : de l'individuel au collectif, de la nature au construit, du passé à l'avenir, ainsi que de l'utilitaire à l'existentiel.

De l'individuel au collectif

Le premier continuum, soit celui qui oppose l'individuel au collectif, est souvent mentionné dans la littérature relative à l'identité de lieu (Castells, 1999; Di Méo, 2004;

Félonneau, 2003 ; Mallet, 1998 ; Moles et Rohmer, 1972). Cet axe fait état de la progression d'un espace propre à l'individu, qu'il investit seul, aux lieux partagés avec sa famille immédiate et ses amis proches, les gens côtoyés au quotidien, les inconnus, les foules jusqu'aux institutions, qui apparaissent comme les lieux de la collectivité. Au premier niveau de ce continuum, les moments de solitude se révèlent particulièrement propices à l'intégration des rapports identitaires liés à l'environnement, en ce sens que la fréquentation solitaire de certains lieux constitue des occasions pour évoquer ou revivre des expériences fondatrices de l'identité. Cette fréquentation permet de maintenir ces expériences dans la conscience ou de les réinterpréter. Cette solitude est liée à des moments de bien-être, de recueillement :

J'adore aller me promener derrière ma maison car je me sens libre. Je me sens seule avec mes pensées et j'adore ce sentiment [...] il y a un pont qui me rappelle mon ami [...] qui est mort du cancer car, le pont c'est effondré il y a quelques années et c'est sa mère qui nous avait dit ce qui est réellement arrivé car elle travaille pour la ville.

L'église génère un questionnement existentiel : « Ensuite je continue ma marche jusqu'à l'église [...]. Cet endroit m'amène toujours à me demander s'il y a vraiment un dieu. »

Les lieux d'activités réalisées avec la famille et les amis constituent la part la plus importante des lieux évoqués en lien avec ce continuum. Il s'agit de lieux que les jeunes fréquentent quotidiennement et qui font donc partie de leur vie. Mais les rapports évoqués dépassent peu ce premier niveau : « On y va souvent pour manger une crème molle après nos parties de soccer. » Autrement dit, ils occupent manifestement une place importante dans la vie de ces jeunes, mais les données ne révèlent pas de quelle façon ils contribuent à leur construction identitaire. Cela n'est pas surprenant, car les événements répétitifs ont tendance à être assimilés à l'idée générale qu'on s'en fait plutôt qu'aux expériences effectives de ces événements (Vermersch, 2006). Ce sont donc plutôt les lieux fréquentés à des occasions spéciales qui permettent d'entrevoir le processus de construction identitaire : « J'ai choisi l'église parce que c'est là où j'ai fait ma communion et là où mon oncle et ma tante s'est marié et j'ai fait petit page [...] c'est l'endroit où mon grand-père est enterré et ça signifie le regroupement de notre famille après sa mort l'an dernier » Ce témoignage met ainsi en évidence le sentiment d'appartenance lié à ces lieux.

Un participant a noté la présence d'éléments artistiques sur son parcours : « il y a 2 statues qui ressemblent à des humains mais à rien en même temps. Elles m'amènent à me demander ce que l'artiste pensait lorsqu'elle les créait. » Ce cas est particulièrement intéressant car il évoque un rapport à un inconnu, de surcroît absent. Il y a aussi des lieux associés à des rencontres fortuites avec des personnes qui ont laissé une marque chez l'adolescent, souvent parce que celles-ci se distinguaient parmi la foule, exhibaient en quelque sorte plus ouvertement leur identité que les gens que l'on rencontre habituellement : « [...] la simple ambiance qui s'en dégage me fait me souvenir d'une boulangerie où je m'étais rendu pour entendre une

auteure présenter son nouveau livre lors d'un café-rencontre. Je me souviens d'un homme qui était venu s'asseoir à me côtés et qui m'a fait rire pendant toute la présentation. »

Par ailleurs, plusieurs lieux sont sélectionnés en raison de leur caractère public : restaurants, magasins, hôtels, usines, établissements d'enseignement, hôpital. D'autres lieux sont par ailleurs clairement désignés comme des lieux de rassemblement et dépassent les lieux précédemment évoqués en ce que les rassemblements qui s'y produisent sont générateurs d'identité collective et d'appartenance : « La stade Turgeon, la foire brayonne un endroit où tout le monde peut célébrer notre beau coin à nous et de fêter en gang. » Le dernier échelon au sein du continuum de l'individuel au collectif est celui de la sphère publique et des institutions. Un exemple de ce type de rapports est la présence « virtuelle » des institutions telle que véhiculée par leurs représentants : « Un ambulancier est arrêté et nous a dit que c'était dangereux alors on est parti. » Un autre exemple de ce type de rapports est le poste de police, qui contribue, par sa présence, au sentiment de sécurité, sans pour autant que ne soit évoqué un quelconque rapport avec des policiers : « Le poste de police d'Edmundston. Ce nouveau poste a été construit en 2012. Je trouve que c'est important d'avoir des gens qui sécurisent notre ville, c'est pour cela que je l'ai choisi. » On voit donc qu'une certaine prise de distance est nécessaire à l'atteinte de ce dernier niveau du continuum.

De la nature au construit

Le deuxième continuum se situe entre la nature et le construit. Si les parcours commentés sont avant tout utilisés en études urbaines, ils permettent aussi de prendre la mesure du rôle joué par la nature dans l'identité des jeunes en analysant les allusions à la nature et aux paysages dans leurs commentaires. À cet égard, les propos des jeunes sont surtout axés sur l'espace construit, les plus gros bâtiments agissant comme des repères identitaires de la même façon que les clochers d'église ont pu à certaines époques agir comme des repères géographiques. Cette tendance correspond bien à l'idée de la construction identitaire en tant que processus permanent et dynamique s'inscrivant dans un jeu de rapports et de relations avec un collectif social. Les grands bâtiments sont la représentation la plus concrète et tangible de la collectivité vécue par les participants : « Ceci est la plus grande usine à Edmundston. Elle se nomme Twin River. Cette usine fait la fabrication de papier. En plus, elle offre plusieurs emplois aux citoyens. Ceci est l'hôpital régional d'Edmundston. Avec ses 169 lits, elle emploie 955 employés. » De plus, il s'opère une certaine relativité à cet égard du fait que les grands bâtiments des petits villages conservent la fonction de représentation de la collectivité, à laquelle s'ajoutent d'autres fonctions. L'église ou l'ancienne école du village peut être considérée comme un témoin de l'histoire, de la continuité ou de la durée : « En 1986 il y a eu un feu, ce feu a brûlé une partie de l'école [...] C'est une ancienne école, avant c'était les 1^{ère} et les 2^e année qui allaient apprendre à cette école [...] elle] a été la salle des

chevaliers de Colomb. Mais maintenant cette salle appartient au village [...]. » Ou encore : « Notre église qui a été faite en 1919 et elle est toujours là depuis. »

Par ailleurs, les commentaires des jeunes traduisent une certaine fierté que suscitent les diverses constructions : « Edmundston est une des seules villes à produire une fraction de leur électricité » ; « Cette église contient une des plus grosses orgues. Le plus proche orgue de cette grosseur est situé à Québec » ; « Des gens de partout viennent étudier au campus » ; « Un colloque se déroule à chaque année pour montrer la technologie à l'école à des gens partout dans le monde. »

À l'autre extrémité du continuum, la nature et les paysages jouent un rôle analogue à la solitude dans le premier continuum. Ils sont associés à des sentiments de liberté, de calme, de plénitude, de joie et de sécurité : « j'ai remarqué que le ciel était très bleu, dégagé puis avec des nuages magnifiques. Ça me fait rappeler de mon enfance quand moi et mon copain on jouait dehors dans cette belle température dans le temps où il restait au Nouveau-Brunswick. » En aucune façon ils ne représentent le « vaste monde », pour reprendre la catégorie de Moles et Rohmer (1972), mais semblent plutôt exercer une fonction de renvoi à soi-même : « C'est une très belle vue car on voit les montagnes et le soleil qui se lève. Un sentiment de paix m'envahit. »

Entre les deux extrémités du continuum allant de la nature au construit, on trouve des lieux qui créent un certain équilibre en intégrant des éléments de la nature au milieu urbain, comme les parcs, les patinoires et les ponts. Toutefois, les types de rapports qu'ils évoquent demeurent analogues à ceux qui concernent les espaces urbains, en ce sens qu'ils ne provoquent pas un retournement du regard vers l'intérieur comme le font la nature et les paysages : « Prendre l'air et marcher ça fait toujours du bien, et le pont de la marina représente une belle place de marche et surtout le soir avec les lumières. » Par ailleurs, certains participants vont eux-mêmes rechercher cet équilibre par le choix des lieux qu'ils commentent. Dans ces cas, on observe un aller-retour entre ces deux types d'espaces, les espaces naturels et les espaces construits, qui participent ensemble à la construction identitaire des jeunes. « L'enclos de chevaux près de ma maison. Ce lieu m'inspire sans cesse et me donne une merveilleuse sérénité ainsi qu'un sens de sécurité. »

Le passé, le présent et l'avenir

Un troisième continuum s'est imposé à nous lors de l'analyse des données. Il s'agit de celui allant du passé à l'avenir, dans lequel le présent constitue un pivot central très fort. En effet, le présent occupe une place très importante dans la sélection et l'évocation des lieux. La prépondérance du présent dans ce continuum renforce l'idée voulant que l'adolescence est un moment charnière dans la construction identitaire. Le présent s'accompagne toutefois d'une tendance à évoquer des rapports assez superficiels : lieu où l'on aime aller

manger une crème molle, magasin où les gens vont pour acheter ce dont ils ont besoin. Certains commentaires ont même des allures de publicité : « J'aime aller au Wal-Mart parce qu'on peut trouver la plupart des choses que l'on a besoin pour pas trop cher » et « une des meilleures entreprises de construction de la région ». L'avenir est parfois évoqué, notamment quand les jeunes parlent des établissements d'enseignement secondaire ou postsecondaire : « Je me rend compte que [la polyvalente] c'est l'endroit où on se dirige comme étant adulte » et « Le collège communautaire parce que plus tard je veux y aller pour y faire des études. »

Le passé toutefois fait mieux apparaître l'importance des lieux dans la construction identitaire des participants. Cela n'est pas surprenant puisque, la construction identitaire étant un processus permanent, il est beaucoup plus difficile d'en être conscient sur le coup qu'en réfléchissant après coup sur nos expériences (Legault, 2007). Deux types de passé sont évoqués : le passé personnel éveillé par un lieu et le passé socio-historique représenté par un lieu : « [...] le] musée historique de notre ville qui a été érigé en 1841 ». Nous avons déjà touché au passé socio-historique dans le cas de l'église de village, qui témoigne d'une histoire et d'un passé. C'est toutefois le passé personnel qui nous informe le mieux sur les processus et les composantes de la construction identitaire, car l'évocation du passé revêt cette qualité particulière de passer sous silence les détails moins signifiants de son histoire et de faire ainsi la lumière sur les moments d'autoformation (Galvani, 2011). L'école primaire est d'ailleurs souvent évoquée de façon à en faire ressortir un aspect en particulier : « Cette école est une super de belle école et j'aime beaucoup m'impliquer dans toutes sortes de comités et d'activités » ; « J'y ai appris tout ce que je sais » ; « Pour moi l'école était comme une prison » ; « Dans ce temps je me faisais intimider... alors j'ai des souvenirs un peu tristes. » Mais le passé prend surtout vie en lien avec des personnes qui revêtent une certaine importance : « Le premier endroit que je remarque sur mon trajet est le *skatepark* [...]. À chaque fois que je passe devant cet endroit je me souviens d'un vieil ami et de tout ce qu'on a pu traverser. » On pourrait d'ailleurs considérer, dans cette co-construction entre soi et les *alters*, que les lieux jouent un rôle d'ancrage par rapport aux personnes, en ce sens que la relation qui se construit avec l'autre est intimement liée au lieu où cette relation se construit non pas sur le plan de la signification consciente, mais sur le plan du corps lui-même comme composante fondamentale de l'identité (Damasio, 1999 ; Varela, Thompson et Rosch, 1991).

L'autre aspect de l'évocation du passé qui la rend intéressante pour l'étude de la construction identitaire est la lumière qu'elle peut jeter sur le présent, qui constitue d'ailleurs une des principales raisons pour lesquelles on s'intéresse aux histoires de vie. Toutefois, les données recueillies ici ne permettent pas de tirer de conclusions à ce sujet sans se lancer dans des interprétations douteuses. Nous tenons quand même à relever ce point étant donné que les données semblent indiquer un tel potentiel et qu'une étude ultérieure pourrait prendre

le parcours commenté comme une première étape en vue d'approfondir la réflexion sur la construction identitaire tout en maintenant les lieux comme médiateurs de la réflexion.

De l'utilitaire à l'existentiel

Il s'agit du dernier continuum à avoir émergé lors de l'analyse. À une extrémité, on trouve l'aspect utilitaire des lieux. L'autre extrémité du continuum est plus difficile à nommer, car elle revêt plusieurs dimensions: spirituelle, transcendante, essentielle ou existentielle. Pineau (Pineau et Marie-Michèle, 1983), pour sa part, fait la très belle distinction entre la « valeur d'usage » et la « valeur du sage ». Plusieurs lieux sont ainsi commentés uniquement parce qu'ils servent à quelque chose. Le pont que j'emprunte tous les samedis, l'hôpital où je peux me faire soigner, le parc où je vais jouer : « Best Western Hotel offre une place pour dormir plusieurs nuits. » On peut deviner qu'il y a plus derrière ces usages, mais il n'en demeure pas moins que la valeur d'usage apparaît chez plusieurs participants comme ce qu'il y a de plus pertinent à nommer. À mesure que l'on s'éloigne de l'aspect purement utilitaire des lieux, les valeurs émergent : fierté, travail, solidarité, famille, amitié, efforts réalisés pour maintenir la petite communauté vivante. « Cet endroit [...] est pour moi très spécial parce que elle aide aux gens qui ont de la difficulté financière, il leurs fournit des vêtements parfois du manger » ; « [...] quand je vois l'aréna je me rappelle être passé devant cet hiver et avoir été touchée par l'effort des jeunes quand il s'agit d'entretenir leur aréna. C'est une des rares chose qui semble être important dans notre mini communauté » ; « [...] ce magasin] est pas important mais c'est la seule chose qui marche [dans notre village ...]. » Émergent aussi des sentiments de bien-être, de paix et de sécurité, comme on a déjà pu le constater.

À l'autre extrémité, on retrouve les questionnements existentiels, jusqu'à celui sur l'existence de Dieu, qui se manifeste chez une participante alors qu'elle passe devant une église et, chez un autre, lorsqu'il est couché dans l'herbe en contemplant le ciel :

[...] en regardant la cour d'école [...] ça m'a fait me rappeler des jours où j'aurais me coucher dans l'herbe pour regarder le ciel en me demandant s'il existait vraiment des dieux et s'il y avait vraiment un univers. Je me rappelle même de m'être posé comme question d'où avait vraiment commencé la vie? Sans m'en rendre compte l'opinion des gens alentour de moi m'affectait et sa me faisait penser car je ressentais le besoin d'avoir des réponses plus claires à mes questions. Donc ce matin-là, je me suis redemandé ces mêmes questions mais vue que j'ai plus de conséquence j'ai pu mieux répondre à mes questions.

Conclusion

Notre étude visait à mettre en évidence les différentes façons dont les lieux participent à la construction identitaire des jeunes. Pour ce faire, nous avons observé plus précisément quels types de rapports les participants à l'étude établissaient, lors de leur parcours commenté, avec les éléments territoriaux. Notre analyse a permis de dégager quatre axes de

construction identitaire déterminée par les lieux fréquentés, soit de l'individuel au collectif, du passé à l'avenir, de la nature au construit et de l'utilitaire à l'existentiel. Ces axes forment des continuums à l'intérieur desquels les participants pouvaient se situer à différents échelons selon le rapport qu'ils établissaient avec les lieux. Nous avons également observé une certaine interdépendance entre ces axes du fait que les rapports évoqués par les participants rendaient parfois compte de plus d'un axe à la fois.

Nous remarquons que, bien que la question de la vitalité ait été absente de notre étude, les résultats sont congruents avec le modèle conceptuel élaboré par Gilbert, Langlois, Landry et Aunger (2005) relativement aux dimensions environnementales de la vitalité communautaire des minorités francophones. On y retrouve d'abord les trois composantes du modèle : individuelle, communautaire et environnementale. Ensuite, parce que la distinction entre l'environnement et le milieu y est également importante, nous pensons qu'il serait intéressant lors d'une étude ultérieure de mieux comprendre comment s'organise la dynamique de l'interdépendance entre les quatre continuums. De plus, l'étude de la construction identitaire en lien avec le territoire met aussi en évidence de nombreux facteurs clés contribuant au bien-être, notamment les sentiments de sécurité, d'appartenance et de solidarité, ainsi que les moments de bien-être et de recueillement.

Par ailleurs, nos résultats tendent aussi à confirmer que l'identité territoriale n'évolue pas de façon séparée des autres aspects de la construction identitaire. C'est en effet d'abord dans la famille que l'individu acquiert un sentiment d'appartenance au groupe, que l'identité se forme, puisque sa famille constitue, en quelque sorte, le premier agent de reproduction sociale, linguistique et culturelle. Le contexte familial dans lequel vivent les adolescents et les adolescentes apparaît comme un élément clé de leur espace identitaire. On le constate par les multiples références des participants à la maison familiale, à leur environnement immédiat, à la maison des grands-parents et aux lieux de travail des parents ou d'autres membres de la famille.

L'étude révèle aussi le rôle que joue le groupe d'amis et d'amies dans la formation de l'identité des jeunes qui y ont participé, ainsi que le contexte scolaire dont il est inséparable. La construction identitaire à l'adolescence est ainsi inséparable du rôle essentiel qu'y joue l'école. Le rôle des amis concerne surtout la création de lieux de rencontre quotidiens qui soient différents de la maison et du voisinage. L'école remplit aussi ce rôle, mais elle en joue aussi d'autres liés à sa fréquentation obligatoire, à son rôle de formation et de construction de la personne et à la préparation des jeunes à leur avenir.

En résumé, la recherche visait à mieux comprendre comment s'articule le processus d'identification au groupe linguistique et culturel chez les adolescents du point de vue des lieux. Les parcours commentés démontrent que la construction identitaire s'inscrit dans un va-et-vient continu entre plusieurs lieux, voire même plusieurs types de lieux, lesquels

contribuent à la construction de divers types de rapports identitaires. Cela nous amène à constater un phénomène de mouvance (Gérin-Lajoie, 2001) où les frontières identitaires de la personne chevauchent et croisent les frontières des divers lieux de son quotidien. On pourrait même parler plutôt de « micro-mouvances », rejoignant ainsi le concept des « micro-identités » (Varela, Thompson et Rosch, 1991). Ce phénomène de mouvance, en ce qui a trait aux divers positionnements des individus par rapport à la langue et à la culture, marque profondément leur parcours identitaire. Cependant, il faut reconnaître la complexité des pratiques des lieux qui caractérisent l'identité. De là l'importance de nuancer ces résultats. Cette réalité mérite à notre avis que l'on accorde une attention plus soutenue aux interactions entre le quotidien et l'environnement.

Notre outil, les parcours commentés, conçu pour mesurer l'identité de lieu, ne permet pas d'accéder aux niveaux les plus macroscopiques de l'attachement territorial : les échelles régionale, nationale, mondiale. Nos conclusions ne valent donc que pour la ville et son territoire immédiat. Mais, sachant que l'adolescence reste un moment de « crise » identitaire et de recherche d'ancrage pour le Soi (Erikson, 1972), on peut imaginer que le milieu immédiat de vie joue un rôle polarisant à cette période de la vie. À défaut de savoir trop ce qui les attend dans l'avenir, les adolescents ont effectivement tendance à se crisper sur le territoire, à surinvestir la catégorie de l'espace, notamment par des pratiques de marquage (Félonneau et Busquets, 2001).

Rappelons aussi que le choix ici était d'observer un territoire à forte identité culturelle (situation minoritaire). Il n'est donc pas certain que les jeunes qui habitent d'autres régions culturellement moins spécifiques témoigneraient des mêmes rapports aux lieux qui les entourent. Notre recherche se poursuit actuellement pour le vérifier. Notons aussi que, selon Lemel (2003), le fait de poursuivre des études universitaires favoriserait l'ouverture sur le monde et que les étudiants universitaires devraient être plus enclins à s'affranchir de leur périmètre de vie que nos élèves du secondaire. Dans une société où la prescription dominante est la mobilité, où l'individu postmoderne est présenté comme celui de l'exploration et du nouveau, où la culture est mondialisée grâce aux nouvelles technologies de l'information et de la communication, on peut certes trouver un intérêt à cultiver l'appartenance régionale chez des adolescents et des jeunes adultes non pas en fonction de symboles prédéterminés comme c'est habituellement le cas, mais à partir des expériences signifiantes des lieux qu'ils pratiquent. C'est peut-être même la principale contribution de cette étude. D'ailleurs, les sociologues affirment toujours que les individus ont besoin d'ancrage, de « sécurité ontologique » (Giddens, 1994).

Références

- ASSOCIATION CANADIENNE D'ÉDUCATION DE LANGUE FRANÇAISE (ACELF) (2009). *Trousse du passeur culturel : la contribution des arts et de la culture à la construction identitaire*, Québec, ACELF.
- BACHELART, Dominique (2009). « Autobiographie environnementale : explication et exploration de l'expérience écoformatrice », dans Catherine Guillaumin, Sébastien Pesce et Noël Denoyel (dir.), *Pratiques réflexives en formation : ingéniosité et ingénieries émergentes*, Paris, L'Harmattan.
- BAILLY, Antoine, et coll. (1984). *Les concepts de la géographie humaine*, Paris, Masson.
- BERRYMAN, Thomas (2003). « L'éco-ontogenèse : les relations à l'environnement dans le développement humain – d'autres rapports au monde pour d'autres développements », *Éducation relative à l'environnement : Regards – Recherches – Réflexions*, vol. 4, p. 207-228.
- BERRYMAN, Thomas (2002). *Éco-ontogenèse et éducation : les relations à l'environnement dans le développement humain et leur prise en compte en éducation relative à l'environnement durant la petite enfance, l'enfance et l'adolescence*, mémoire de maîtrise en éducation, Université du Québec à Montréal.
- BONAIUTO, Marino, Glynis M. BREAKWELL et Ignacio CANO (1996). « Identity processes and environmental threat: The effects of nationalism and local identity upon perception of beach pollution », *Journal of Community & Applied Social Psychology*, vol. 6, n° 3, p. 157-175.
- CASTELLS, Manuel (1999). *Le pouvoir de l'identité : l'ère de l'information*, Paris, Fayard.
- CHAWLA, Louise (1998). « Significant life experiences revisited: A review of research on sources of environmental sensitivity », *Environmental Education Research*, vol. 29, n° 3, p. 11-21.
- CLAES, Michel (2003). *L'univers social des adolescents*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- DAMASIO, Antonio R. (1999). *Le sentiment même de soi : corps, émotions, conscience*, Paris, Odile Jacob.
- DENIS, M. (2004). « Identité bretonne, identité modèle pour le XXI^e siècle ? », dans Jean Bescond (dir.), *Toutes les cultures de Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, p. 349-360.
- DI MÉO, Guy (2004). « Composantes spatiales, formes et processus géographiques des identités », *Annales de géographie*, vol. 113, n° 638-639, p. 339-362.
- ERIKSON, Erik (1972). *Adolescence et crise : la quête de l'identité*, Paris, Flammarion.
- FÉLONNEAU, Marie-Line (2003). « Les représentations sociales dans le champ de l'environnement », dans Gabriel Moser et Karine Weiss (dir.), *Espaces de vie : aspects de la relation homme-environnement*, Paris, Armand Colin, p. 145-176.
- FÉLONNEAU, Marie-Line, et Stéphanie BUSQUETS (2001). *Tags et grafs : les jeunes à la conquête de la ville*, Paris, L'Harmattan.
- GALVANI, Pascal (2011). « Moments d'autoformation, kaïros de mise en forme et en sens de soi », dans Pascal Galvani, Danielle Nolin, Yves de Champlain et Gabrielle Dubé (dir.), *Moments de formation et mise en sens de soi*, Paris, L'Harmattan, p. 69-96.

- GÉRIN-LAJOIE, Diane (2001). « Identité bilingue et jeunes en milieu francophone minoritaire : un phénomène complexe », *Francophonies d'Amérique*, n° 12, p. 61-70.
- GIDDENS, Anthony (1994). *Beyond left and right: The future of radical politics*, Stanford, Stanford University Press.
- GILBERT, Anne, et André LANGLOIS (2006). « Organisation spatiale et vitalité des communautés francophones des métropoles à forte dominance anglaise du Canada », *Francophonies d'Amérique*, n° 21, p. 105-129.
- GILBERT, Anne, André LANGLOIS, Rodrigue LANDRY et Edmund AUNGER (2005). « L'environnement et la vitalité communautaire des minorités francophones : vers un modèle conceptuel », *Francophonies d'Amérique*, n° 20, p. 51-62.
- GROSJEAN, Michèle, et Jean-Paul THIBAUD (2001). *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses.
- HALL, Edward T. (1971). *La dimension cachée*, Paris, Seuil.
- LANDRY, Rodrigue, Réal ALLARD et Kenneth DEVEAU (2011). *École et autonomie culturelle : enquête pancanadienne en milieu scolaire francophone minoritaire*, Gatineau, Patrimoine canadien.
- LEGAULT, Maurice (2007). « La symbolique en analyse de pratique (6/7) : la présence au vécu de l'action, en cours d'action », *Expliciter*, n° 70, p. 1-9.
- LEMEL, Yannick. (2003). « Les sentiments d'appartenance collective des Français », dans Pierre Bréchon (dir.), *Les valeurs des Français*, Paris, Armand Colin, p. 88-107.
- LUSSAULT, Michel (2007). *L'homme spatial : la construction sociale de l'espace humain*, Paris, Seuil.
- LYNCH, Kevin (1960). *The image of the city*, Cambridge, MIT Press.
- MALET, Régis (1998). *L'identité en formation : phénoménologie du devenir enseignant*, Paris, L'Harmattan.
- MIAUX, S. (2008). « Comment la façon d'envisager la marche conditionne la perception de l'environnement urbain et le choix des itinéraires piétonniers », *Recherche Transports Sécurité*, vol. 25, n° 101, p. 327-351.
- MOLES, Abraham, et Élisabeth ROHMER (1972). *Psychosociologie de l'espace*, Paris, L'Harmattan.
- NEWELL, Allen, et Herbert Alexander SIMON (1972). *Human problem solving*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall.
- PAILLÉ, Pierre, et Alex MUCCHIELLI (2008). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, 2^e éd., Paris, Armand Colin.
- PETITEAU, Jean-Yves, et Élisabeth PASQUIER (2001). « La méthode des itinéraires : récits et parcours », dans Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud (dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses, p. 63-77.
- PINEAU, Gaston et Marie-Michèle (1983). *Produire sa vie : autoformation et autobiographie*, Paris, Téraèdre.

- RAFFESTIN, Claude (1977). « Paysage et territorialité », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 21, n° 53-54, p. 123-134.
- STOCK, Mathis (2008). « Pratiques des lieux, modes d’habiter, régimes d’habiter : pour une analyse trialogique des dimensions spatiales des sociétés humaines », *Travaux de l’Institut de Géographie de Reims*, n° 115-118, p. 213-230.
- STOCK, Mathis (2004). « L’habiter comme pratique des lieux géographiques », *EspacesTemps.net*, revue interdisciplinaire de sciences sociales. En ligne : <http://www.espacestemp.net/articles/habiter-comme-pratique-des-lieux-geographiques>
- VARELA, Francisco J., Evan THOMPSON et Eleanor ROSCH (1991). *The embodied mind: Cognitive science and human experience*, Cambridge, MIT Press.
- VERMERSCH, Pierre (2006). *L’entretien d’explicitation*, Issy-les-Moulineaux, ESF éditeur.

Mots clés

Identité, construction identitaire, lieu, parcours commenté, histoire de vie

Key words

Identity, identity building, place, commented itinerary, life story

Correspondance

rene.blais@umoncton.ca

de_champlain.yves@uqam.ca